

Lors de sa visite à Berlin au plus fort de la guerre froide, John F. Kennedy reçoit un cadeau particulier – symbolisant la paix et l'unité chères au président américain, relate John Reardon.



Le 26 juin 1963, John F. Kennedy, élu depuis moins de deux ans et demi, arrive à Berlin pour une visite d'État. Avec son charisme et son élégance nonchalante, il a l'énergie et l'idéalisme d'un jeune homme ; et aussi la gravité et le discernement d'un diplomate accompli. Après Harvard, il s'est engagé dans la Navy, participant comme lieutenant à la Seconde Guerre mondiale, avant de se lancer en politique. À 43 ans, il est le plus jeune président des États-Unis. Rétrospectivement, on reste étonnés devant tout ce qu'il a réalisé durant son mandat douloureusement bref. En 1963, le monde est en pleine effervescence. Un an plus tôt, la guerre est sur le point d'éclater quand l'Union soviétique tente d'installer des missiles nucléaires à Cuba et que Kennedy impose un blocus. Les Soviétiques reculent ; le point focal de la tension, à présent, se déplace à Berlin. Après la guerre, la capitale d'Hitler se retrouve divisée, comme l'Allemagne, entre l'Est communiste et l'Ouest démocratique. Khrouchtchev, dirigeant de l'Union soviétique, disait que Berlin-Ouest, isolée au milieu de l'Allemagne de l'Est, était un « os dans sa gorge ». Quand le gouvernement de l'Allemagne de l'Est, avec le soutien soviétique, érige en août 1961 un mur de barbelés traversant Berlin, la tension s'amplifie. Lors de la visite de Kennedy, le mur est renforcé par du béton – une barrière séparant l'Ouest cosmopolite de l'Est morne et austère, divisant familles et amis.

Les rédacteurs de Kennedy lui avaient remis un texte diplomatique, en accord avec les tentatives de désescalade de la course aux armements. Tom Putnam, l'ancien directeur du John F. Kennedy Presidential Library and Museum, raconte que « Kennedy est accueilli triomphalement en Allemagne, mais plus

encore à Berlin-Ouest. Il est ému par les causes que défend le peuple – l'autodétermination et la liberté. Et ce matin-là, il décide de ne pas prononcer le discours prévu. Trop fade, il ne correspond pas à l'attente de la population. » JFK rédige alors son propre texte. Peu avant d'apparaître à la tribune, il se rappelle l'une des plus célèbres citations historiques : « Je suis citoyen romain. » Et il note la version allemande, phonétiquement : « Ish bin ein Bearleener. »

Ce discours restera l'un des plus notables de son mandat. « La liberté a ses difficultés et la démocratie n'est pas parfaite, mais nous n'avons jamais dû élever un mur pour y enfermer notre peuple. » Le lendemain, le maire Willy Brandt offre au président une magnifique horloge de bureau au nom de la population de Berlin-Ouest. Ce qui importe le plus à Kennedy est la paix du monde, et l'horloge – qui indique l'heure de Washington, Moscou et Berlin – symbolise cet espoir. Heinz Wipperfeld, un bijoutier de Berlin et revendeur de Patek Philippe, avait suggéré que la firme genevoise fabrique une horloge à quartz couvrant plusieurs fuseaux horaires. La création de Patek Philippe est exceptionnelle. Esthétiquement, par sa symétrie géométrique, mais aussi idéologiquement, associant les capitales de deux puissances mondiales et la ville qui allait être une des clés de voûte de l'avenir. Le cadeau est presque prémonitoire : un accord a été signé peu avant pour installer une ligne spéciale, le fameux « téléphone rouge » entre le Pentagone et le Kremlin. Une horloge comme celle-là garantit que Kennedy ne risquera pas de réveiller Khrouchtchev. Wipperfeld écrit au Président, s'adressant à lui en tant que « concitoyen de Berlin » et expliquant le fonctionnement de l'horloge. Il a l'intention d'envoyer des piles de rechange en mai 1964. Mais Kennedy est mort à cette date – et pourtant sa conviction qu'un jour arriverait où « cette ville serait réunie en une seule » devait se réaliser. ♦

Pour en savoir davantage sur le sujet, consultez le reportage exclusif dans le Patek Philippe Magazine Extra sur patek.com/owners



John F. Kennedy (ci-dessus) reçoit l'Horloge Kennedy (à droite) pendant sa visite à Berlin-Ouest en 1963. L'horloge évoque un instrument nautique et rappelle la carrière d'officier de marine de Kennedy. Les trois cadrans indiquent simultanément l'heure de Moscou, de Washington et de Berlin. L'original est conservé au John F. Kennedy Presidential Library and Museum de Boston. Un prototype est également exposé au Patek Philippe Museum de Genève.